

L'enfant a reçu une balle dans la tête

FAIRE MÉMOIRE

DE MAWDA SUR SCÈNE

Jean BAUWIN

Sur le plateau, rien que du sable, tel un gigantesque terrain de jeu que Léa Drouet investit pour raconter des histoires. Des maquettes d'immeubles colorés représentent les villes miniatures, comme des jouets avec lesquels elle enracine son récit dans l'espace. Le sable garde les traces, les empreintes, mais le moindre coup de vent peut les effacer à jamais. C'est pour empêcher l'oubli, pour garder les traces de ces violences qu'on a voulu nier, que *Violences* existe.

En son temps, Victor Hugo avait dénoncé le coup d'État de Napoléon III, commençant son poème par cet alexandrin : « *L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.* » Ce constat objectif, neutre, dépourvu d'affect, suffisait à plonger le lecteur dans l'horreur et l'indignation. Il en va de même avec cette pièce. L'autrice raconte des faits sur un ton neutre, et sa voix est comme un écran blanc sur lequel chaque spectateur va pouvoir projeter ses propres indignations.

HISTOIRES PARALLÈLES

L'histoire de la petite Mawda est enchâssée dans celle de la grand-mère de Léa Drouet, Madeleine Radzynski.

La petite Mado n'a que dix ans en 1942 lorsqu'elle fuit la barbarie nazie et échappe ainsi à la rafle du Vel d'Hiv. Grâce à un passeur que ses parents ont pu payer, elle traverse la ligne de démarcation et se retrouve en zone libre, avec un groupe d'inconnus et sans famille. Au terme de son odyssée, elle trouve refuge dans une ferme en Auvergne où elle restera cachée durant deux années.

En mai 2018, Mawda, une petite fille kurde de deux ans, se retrouve dans une camionnette blanche, avec ses parents, son frère de quatre ans et vingt-cinq autres personnes. Elle est dans les bras de sa maman. La camionnette est prise en chasse par plusieurs véhicules de police sur une autoroute belge. Le passeur, s'il est arrêté, risque plusieurs années de prison. À l'arrière du véhicule, la panique s'installe. Un papa brise la vitre arrière et montre son petit pour avertir les policiers qu'il y a des enfants à bord. La suite du récit est glaçante et on en connaît l'issue. Un des policiers tire et Mawda reçoit une balle dans la tête.

Les policiers agissaient dans le cadre de l'opération "Médusa", qui était destinée à « dissuader la transmigration » sur le territoire belge. Jan Jambon en avait demandé l'intensification au début de 2018.

LA GUERRE DES RÉCITS

Léa Drouet reconstitue les faits dans leur chronologie, un récit qui contraste avec les déclarations de la police qui n'a cessé de travestir la réalité pour tenter d'étouffer l'affaire. Les parents auraient jeté leur enfant sur la route pour ralentir les policiers. Dans une autre déclaration, on lit que les parents l'auraient utilisé comme un bouclier pour se protéger du tir. Il faudra l'enquête d'un journaliste anglais pour que la réalité soit mise au jour. Sans l'intervention d'un collectif de soutien, le corps de la petite Mawda aurait été jeté à la fosse commune, effacée à jamais de la mémoire collective.

En juxtaposant les histoires de Mado et de Mawda, chacun peut en mesurer les correspondances. Pourquoi les passeurs de 1942, qui n'étaient pas tous des saints, qui agissaient aussi par intérêt, sont-ils considérés comme des justes, des héros dont on loue le courage ? Pourquoi les passeurs d'aujourd'hui sont-ils considérés comme de dangereux criminels ? L'autrice dénonce la guerre des récits qui héroïsent les uns et criminalisent les autres.

Toiles
&
Planches

SORT D'UNE VILLA

Au Chili, trois femmes doivent décider de l'avenir d'une villa. Celle où, sous Pinochet, on torturait. Le choix qui leur est proposé devenant impossible, elles improvisent de nouvelles solutions. Et s'interrogent sur le passé, l'utilité du souvenir ou de conserver des lieux d'histoire. Cette pièce, inspirée de *Villa + discurso* du Chilien Guillermo Calderon, ne semble pas en reprendre la deuxième partie, à un seul personnage.

Villa, mise en scène Sarah Siré, Théâtre de la Vie, rue Traversière 45, 1210 Saint-Josse, 20/04-01/05.
www.theatredelavie.be

BAS LE MASQUE

Les machines à intelligence artificielle ont été conçues pour avoir des préjugés inconscients. Distinguent-elles les hommes blancs des autres parce qu'elles ont été conçues par des hommes blancs ? Ce documentaire marquant soulève les problèmes peu connus posés par les algorithmes de reconnaissance faciale, et les considère biaisés car discriminant la race, l'appartenance ethnique, le sexe et même les capacités intellectuelles.

Coded Bias : Algorithmes et discrimination, de Shalini Kantayya, sur Netflix à partir du 05/04.



GRAVER DANS LES CŒURS.
Car rien ne s'écrit sur le sable.

Dans *Violences*, Léa Drouet met en parallèle le récit de sa grand-mère, qui a fui les persécutions nazies, et celui de Mawda, une petite fille kurde venue mourir en Belgique.

Pour donner à son propos une portée universelle, elle utilise des expressions qui effacent les particularités propres à ces deux histoires. Les passeurs sont des « *hommes sans caractéristiques particulières* », les pays n'ont pas de nom, ils sont « *le pays où je suis née et où je ne vis pas* », ou bien « *le pays où je vis et où je ne suis pas née* », et les migrants, « *des personnes qui se déplacent sans en avoir le droit* ».

Avec une gestuelle presque chorégraphiée, de longs temps de silence et une voix douce, Léa Drouet plonge le spectateur dans un récit qui suggère la violence, mais ne la montre pas. Cette distance entre la forme et le contenu permet au lecteur de s'identifier plus efficacement aux personnages. La violence n'est pas offerte aux yeux ni aux oreilles, elle s'infiltré dans l'imagination et envahit le cœur. C'est là que réside la force paradoxale de ce spectacle. Il n'impose pas d'idées ni de sentiments, il raconte des faits qui parlent d'eux-mêmes.

UN PROCÈS DÉSÉQUILIBRÉ

Depuis que ce spectacle a été créé, le procès a eu lieu, en février dernier, et il y aurait bien des choses à dire sur la façon dont il s'est déroulé. Trois artistes du KVS l'ont suivi, et préparent d'ailleurs un spectacle pour l'automne, afin de redonner la parole à ceux qu'on n'a pas entendus, et d'humaniser ceux qu'on a voulu à tout prix présenter comme des irresponsables. « *Ils nous ont traités comme si on avait tué notre enfant et qu'on devait être punis pour cela* », témoigne la mère de Mawda.

Lors du procès, l'interprète chargé de la traduction pour les parents ne maîtrisait pas leur langue, comme si ce n'était pas grave qu'ils ne comprennent pas tout ce qui se disait. Les temps de parole n'étaient pas équitables, le policier comparaisait libre et a été humanisé par les témoignages, alors que le chauffeur était déjà en prison et a été sans cesse diabolisé. Le verdict est rendu : le policier est condamné à un

an de prison avec sursis pour homicide involontaire par défaut de précaution ou de prévoyance. Le chauffeur écope de quatre ans de prison ferme pour entrave méchante à la circulation avec circonstance aggravante de mort et rébellion armée.

Le même jour, Sammy Mahdi, le secrétaire d'État à l'Asile, annonçait qu'il octroyait un titre de séjour permanent en Belgique aux parents de la petite Mawda : « *Ces parents ont vécu un traumatisme. Leur enfant est enterré ici, je pense qu'il était normal de leur donner un repos, de la paix (...) pour qu'ils puissent faire leur deuil de manière apaisée.* »

Aujourd'hui, Mawda est dans une tombe qui inscrit son existence dans la cité. Avec *Violences*, elle s'inscrit aussi dans une mémoire qui se transmet, un récit qui lui rend justice, par-delà les mensonges qui ont tenté de la faire sombrer dans l'oubli. ■

Violences de Léa Drouet, à voir sur Auvio ou sur vimeo.com/504336300/6f4c793446



QU'EST-CE QUE LA VÉRITÉ ?

La pièce *Rumeur* de Thierry Janssen, disponible en vidéo à la demande, met en scène un duel entre deux personnalités : une présentatrice star de la télévision et l'inventeur richissime d'un substitut écologique au pétrole. Le milliardaire est condamné à perpétuité, car la production de son produit révolutionnaire

semble être à l'origine d'une épidémie mortelle. Pourtant, certains de ses amis prétendent qu'il est victime des compagnies pétrolières. En prison, la journaliste tente de dénouer la vérité à travers les fils des rumeurs et des fake news. Mais est-ce bien son intention ? Entre pièges et manipulations, l'affrontement ne cesse de rebondir.

Rumeur de Thierry Janssen, téléchargeable pour 10 euros sur le site vod.theatrepublic.be/fr

SEUL EN CRISE

Enfermé dans les toilettes, dernier lieu où il peut trouver refuge, un père se lamente sur la métamorphose de ses enfants en adolescents et soupèse l'avenir de son couple. Un spectacle plus drôle que dramatique, où Thierry Hellin donne seul en scène vie au texte du journaliste culturel Jérôme Colin.

Champ de bataille. Normalement : 20/04 Mouscron, 24/04 Ath, 26-29/04 Charleroi, 30/04 Dinant.

Un joyau Art Nouveau

DERRIÈRE LA FAÇADE DE L'HÔTEL SOLVAY

José Gérard

Depuis février dernier, l'hôtel Solvay, œuvre majeure de l'architecte Victor Horta, situé avenue Louise à Ixelles, a acquis le statut de musée et peut être visité deux jours par semaine. Ce remarquable bâtiment de style Art Nouveau, reconnu depuis 2000 au patrimoine mondial de l'UNESCO, a été réalisé pour Armand Solvay, le fils de l'industriel Ernest Solvay. Comme d'autres demeures de cette artère bruxelloise, la parcelle sur laquelle il est construit, d'une largeur de quinze mètres, se prolonge à l'arrière jusqu'à la rue Lens, où se trouvaient les écuries, remplacées ensuite par des garages. La construction a duré environ huit ans, depuis la demande de permis de bâtir en 1895 jusqu'aux dernières finitions de l'ameublement en 1903.

UN ÉDIFICE REMARQUABLE

La réalisation est exceptionnelle à plusieurs égards. Tout d'abord parce que l'architecte a bénéficié d'un bud-

get quasi illimité pour la construction. Cela lui a permis de pousser jusqu'au bout la logique de l'Art Nouveau, qui entendait concevoir une architecture dans son ensemble, depuis la structure du bâtiment jusqu'à la décoration, y compris les huisseries, les radiateurs, le mobilier, etc. Des artistes comme Théo Van Rysselberghe sont également intervenus pour la décoration. Un tableau de ce dernier, *La lecture dans le parc*, figure d'ailleurs depuis l'origine dans l'hôtel. Le plus souvent, les architectes devaient modérer leurs envies créatrices en fonction du budget disponible. Ici, Victor Horta et les propriétaires ne se sont rien refusé. Ainsi, on trouve pas moins de vingt-trois variétés de marbre, originaires d'Italie surtout, et dix-sept essences de bois différentes, venant principalement du Congo. L'actuel propriétaire, Alexandre Wittamer, raconte ainsi qu'enfant, il avait fait remarquer à son grand-père qu'une des deux rampes de l'escalier était plus chaude que l'autre. Lequel, intrigué par cette remarque, avait fait des recherches et constaté que les deux mains courantes étaient réalisées dans des essences différentes.

S'élevant sur quatre niveaux, avec une façade incurvée à trois travées, l'édifice comporte au rez-de-chaussée les locaux d'accueil et les cuisines et autres services, et ouvre sur un escalier d'apparat à double volée, qui mène au premier étage, ou bel étage, dévolu aux réceptions. On y trouve côté rue, en enfilade, la salle de billard, le salon et le salon de musique et à l'arrière, la salle à manger et l'office. Toutes ces pièces sont séparées par des portes vitrées et peuvent être facilement mises en communication. L'ensemble est éclairé de multiples points lumineux par des lustres qui se reflètent à l'infini dans des miroirs muraux, mais aussi par un puits de lumière zénithal décoré de vitraux colorés. Au-dessus de l'étage de réception, les bureaux et la chambre à coucher des époux Solvay, puis celui des chambres des enfants et de la gouvernante, et enfin celui des chambres du personnel.

UNE HISTOIRE DE FAMILLES

Si cet hôtel a pu être conservé dans de si bonnes conditions, c'est d'abord parce qu'il n'a pas connu de changements réguliers de propriétaires. Après les Solvay, le bâtiment a été racheté par la famille Wittamer, pas ceux du chocolat, mais de la maison de haute couture Valens, qui y ont installé atelier et locaux de présentation des collections. Pour pouvoir mettre leurs vitrines, ils ont d'ailleurs dû démonter la façade du rez-de-chaussée, qui depuis a retrouvé son état originel.

Mais à partir de 1945, quand la famille Solvay s'est installée dans son château de La Hulpe, l'immeuble n'a plus jamais été occupé par des

Portées
&
Accroches

AU FOND DU BOIS

Bruno Hellenbosch a développé un monumental travail de gravure sur bois. Depuis quelques années, ses œuvres atteignent des formats de plus en plus grands (jusqu'à 3,5m. x 2m.). Déjà exigeante à petite échelle, cette pratique artistique devient ici un exploit. Jusqu'à muer en une sorte de sculpture qui « porte en elle les marques physiques du geste, de ce qui est supprimé pour mieux laisser apparaître, et nous souhaitons la montrer, l'exposer, avec ses émouvantes et nobles cicatrices ».

Woodcut, galerie Dys, rue de l'Arbre Bénit 84, 1050 Bruxelles → 11/04 je-ve 11-18h, sa-di 14-18h. www.galeriedys.com

TOUT RAVEEL

Roger Raveel, figure importante de l'art en Belgique dans la deuxième moitié du XX^e siècle, aurait eu cent ans en 2021. Occasion pour Bozar de lui consacrer une rétrospective qui illustre une œuvre oscillant entre figuration et abstraction, avec une palette très colorée. Un peu bousculée par l'incendie qu'a connu le Palais des Beaux-Arts, l'expo accueille néanmoins les visiteurs.

Roger Raveel, Bozar, rue Ravenstein, Bruxelles → 21/07 www.bozar.be